

PLACE PAUL RICŒUR

Je prends la parole ici pour vous transmettre, Monsieur le Maire, les remerciements de ceux qui ont entouré Paul Ricœur : sa famille en premier lieu, mais aussi le Comité Éditorial qu'il a chargé de veiller à la publication de son œuvre, et encore le Fonds Ricœur, espace de travail et de réflexion qui rassemble ceux pour qui la pensée de Paul Ricœur reste une source d'inspiration.

J'aime à penser, Monsieur le Maire, que quand vous avez choisi une place de la capitale pour lui donner le nom de Paul Ricœur, votre intention était double : honorer un philosophe pour l'importance de son œuvre, certes ; mais tout autant honorer un philosophe dont le souci citoyen était au premier plan, ce qu'il a montré concrètement en plus d'une circonstance.

Place Paul Ricœur... Il va donc y avoir une place à son nom, mais est-ce un nom à sa place ? Oui si j'en juge par les compagnes et compagnons dont les noms l'attendent au coin des rues voisines : son illustre et atomique voisin immédiat, bien sûr, mais aussi son amie Françoise Dolto, Olivier Messiaen qu'il appréciait tout particulièrement, ou encore Primo Levi, Marguerite Duras et Madame Lagroua Weill-Hallé, la créatrice du planning familial – pour ne citer que les noms qui ont attiré mon regard lors d'une petite pérégrination dans ce quartier. Ah ! je ne voudrais pas oublier le savoureux René Goscinny dont les BD ont su le faire rire quand nous les lui montrions !

Une place donc.

Paul Ricœur était plus un philosophe du temps que de l'espace. Toutefois, alors qu'il était si attentif au récit, il admettait que l'espace se construit comme le temps se raconte.

Construction qui pour son compte ne lui était pas des plus aisées ! Son rapport personnel à l'espace, n'était pas banal ! D'un côté, aussi infatigable voyageur qu'il était infatigable lecteur ; de l'autre, un homme qui avait la plus grande difficulté à se repérer, n'était-ce que pour se rendre de Châtenay-Malabry, son domicile, à Paris.

Il l'a écrit : « La ville, suscite des passions complexes : on peut s'y sentir égaré, errant, perdu... » ; mais il se trouve qu'il ajoutait : « tandis que ses espaces publics, ses places bien nommées [comment ne pas sourire!], invitent aux commémorations, aux rassemblements ritualisés. »

Réflexion qui ouvre à une autre problématique qui lui était chère et que la cérémonie d'aujourd'hui actualise.

Cette place anonyme, en portant le nom de Paul Ricœur va se transformer en ce qu'il est convenu d'appeler un « lieu de mémoire ».

Or cet hommage à sa mémoire n'est pas à prendre sans une pointe d'ironie quand on se souvient de ses doutes relatifs à ce qui concerne la remémoration. Elle tourne vite, craignait-il, à la commémoration. Et il redoutait : « la frénésie contemporaine de commémorations, avec leurs cortèges de rites et de mythes »... La mémoire et l'oubli, c'était un de ses grands thèmes de méditation : ni trop de mémoire... ni trop d'oubli, souhaitait-il !

J'ai avancé qu'il y avait lieu, pour lui rendre un juste hommage, de distinguer le philosophe et le citoyen ; mais il va de soi que c'étaient ses positions philosophiques qui déterminaient son attitude de citoyen.

Le philosophe et l'importance de son œuvre ? Je ne peux ici qu'indiquer les différentes directions dans lesquelles sa pensée s'est déployée : la phénoménologie, l'herméneutique, le dialogue avec les sciences humaines et sociales ; l'histoire, la justice, l'éthique et, par ailleurs, la théologie protestante et l'exégèse biblique.

Quant au citoyen, l'endroit où nous sommes invite à nous remémorer : au pied de cette Faculté Diderot qui, un beau jour, a surgi, si l'on peut dire, de nulle part, on ne peut pas ne pas penser à une autre Faculté surgie elle aussi de nulle part, cette Faculté de Nanterre où Paul Ricœur a engagé beaucoup de son énergie – c'est le moins que l'on puisse dire ! –, témoignant que philosophie et action se devaient d'avoir partie liée.

Il enseignait à la Sorbonne depuis 1957. Quelques années plus tard, alors qu'il aimait se définir comme un « professeur de philosophie » plutôt que comme un « philosophe », il ne supportait plus et dénonçait les conditions de l'enseignement universitaire français. La comparaison avec le fonctionnement des campus américains où il se rendait régulièrement le rendait d'autant plus sensible au dysfonctionnement de la machine universitaire française

De façon prophétique, il écrivait dans la revue *Esprit* : « Si ce pays ne règle pas, par un choix raisonné, la croissance de son Université, il subira l'explosion scolaire comme un cataclysme national. » C'était exactement 4 ans avant Mai 68...

Aussi, lorsque se dessine le projet de donner à Nanterre une annexe à la Sorbonne, Paul Ricœur se porte-t-il volontaire avec deux autres collègues pour y enseigner : début d'une épopée qui commence dans la boue, se poursuit dans des locaux où tout est perpétuellement en chantier, et aboutit, après moult soubresauts, à Mai 68. Mai 68 où, finalement, malgré son peu d'enthousiasme, Paul Ricœur ne se dérobera pas devant une charge de Doyen. Mission ardue, émaillée de diverses péripéties, dont l'une bien connue mettra en jeu un de ces récipients imposés en 1884 à la ville de Paris par un préfet qui leur a laissé son nom.

Nanterre... Je ne peux pas passer sous silence, au passage, le fait que le nom de la station qui desservait la Faculté réjouissait particulièrement l'amateur de bons mots qu'était mon père : il s'agissait de « La Folie » – et c'était toujours d'une bouche gourmande qu'il annonçait : « je pars pour la Folie-Nanterre ».

On honore donc ici un philosophe, mais comment taire l'inquiétude quant au sort qui est fait actuellement à la philosophie en ces temps de pragmatisme ?

Je vais terminer par une petite anecdote.

Elle concerne justement cette Faculté Diderot au pied de laquelle nous sommes. En 2002, une de mes petites-filles était en CM2. Connaissant son ascendance, son instituteur l'avait priée de demander à son arrière grand-père s'il accepterait de venir parler de philosophie à de jeunes enfants. Proposition que, bien entendu, Paul, séduit par l'expérience, avait saisie au vol !

Cette même petite-fille est actuellement étudiante à cette Faculté Diderot où elle étudie les mathématiques. En début d'année, elle a été invitée à choisir une matière optionnelle et elle a demandé à s'inscrire en philosophie. La réponse est venue : elle s'est retrouvée dans une équipe de handball. Si, si ! Je n'invente rien ! Il y a maintenant des UV de handball et elles comportent même un contrôle des connaissances par

écrit... Je ne sais ce qu'on peut en déduire : j'hésite entre « *mens sana in corpore sano* » et « jeux de mains jeux de vilains ». On pourrait encore en plaisanter et admettre qu'il vaut mieux assurer la gloire de la France dans ce sport qui, en ce moment, lui réussit si bien plutôt que donner sa chance à une philosophie dont beaucoup continuent à se demander à quoi elle sert.

Le travail de Paul Ricœur a toujours eu le souci de répondre à cette question. Sa philosophie n'était pas l'art de parler de tout mais d'interroger chaque champ de la pensée en tentant de l'articuler au monde commun et à l'action.

Jean-Paul Ricœur

20 novembre 2013